Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 30

Artikel: Bon appétit !
Autor: Vautier, Aug.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223364

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN QUATUOR.

UN quatuor comme je n'en avais jamais vu et surtout entendu et qui m'a remué d'une douce gaîté, un peu ironique, je l'avoue. J'ai joui de cette nouveauté tout à fait imprévue, non au même titre que d'une audition du quatuor du Flonzaley ou du quatuor Busch, par exemple, mais j'ai goûté son archaïsme en même temps que son originalité.

Ils étaient donc quatre, installés pittoresquement, à des hauteurs différentes, sur une estrade, à l'ombre de jeunes tilleuls. Le cornettiste occupait le siège le plus élevé, celui de directeur, et ses ta ra ta ta dominateurs modulaient nettement la cadence, appuyée et soutenue par ses trois partenaires. Sa figure poupine se gonflait en prenant des tons écarlates ; ses lèvres s'appliquaient avec ferveur à l'embouchure ; les yeux mi-clos sur l'instrument relevé, il avait quelque ressemblance avec l'ange sonnant de la trompette du Jugement dernier.

Le trombone, son voisin de droite, assis un demi-degré plus bas, se démenait pour allonger ou raccourcir ses tubes avec la célérité voulue et l'exactitude nécessaire. Dans sa figure pâle de transpiration, ses yeux s'ouvraient en boules de loto pour fixer la partition. Il y mettait tant de conviction que son instrument trouvait des éclats inusités, des notes filées, enflées, nourries, saccadées, pétaradantes, de tous les calibres. Quand il s'agissait d'une valse langoureuse, le saxophone remplaçait la trombone et ne se distinguait pas moins entre les mêmes doigts et sous l'inspiration d'une bouche habile à sucer et à faire chanter l'anche.

L'accordéoniste, à la gauche et au-dessous du chef, se pâmait sur sa boîte extensible à soufflets ; la tête, penchée, tendait l'oreille gauche pour ne rien perdre des harmonies élaborées à la force des doigts et des poignets, et que couvraient parfois les sons éclatants des cuivres et les coups martelés de la grosse caisse, qu'un bras souple rythmait avec précision.

Le « batteur », seul debout, le nez au vent, jetait de temps à autre un regard sur le directeur, afin de s'assurer du point final et de ne pas le souligner d'un « boum » intempestif.

Ces quatre instruments disparates parvenaient à former un ensemble des plus plaisants, quelque peu gaillard et folichon, d'une originalité peu commune ; ensemble qui ne se piquait pas d'une justesse impeccable, oh, non ! mais qui, cependant, ne martyrisait pas les oreilles délicates. Il y avait la note comique en même temps que vaudevillesque convenant à ce coin de campagne, où l'odeur des foins mûrs s'alliait à celle des roses. Chaque exécutant s'évertuait à faire valoir sa partition de soliste, et il en résultait une émulation qui se moquait de l'harmonie, du fondu, du nuancé. Malgré son souffle infatigable et soutenu, l'accordéon avait peine à associer cornet et trombone, à maintenir cette basse chantante sur laquelle les cuivres semblaient broder des fioritures et des arabesques.

Et pour qui cette musique ignorant la vieille mazurka, l'antique rigodon et la polka de nos grand'mères ? Elle appelait à la danse la jeunesse du village ; mais en cet après-midi du 15 juin, la chaleur avait raison de bien des vaillances, et deux, trois couples seulement tournaient mollement, se balançaient, ondulaient sur le plancher à demi ombragé. Le lac, à deux pas, recevait les dernières sonorités et en amusait la foule des baigneurs, tandis que moi, je sirotais un verre de bière en savourant cette musique carnavalesque.

A. Gaillard.

BON APPÉTIT !

DANS notre village, nous avons une jolie petite place entre l'église et l'auberge de commune. Elle n'est pas grande, si vous voulez ; mais on peut tout de même s'y tenir une trentaine de citoyens, — vingt, quand on a des parapluies — et trois ou quatre chars attelés à un cheval. Les jours de fête ou de vote, on y passe volontiers une heure et demie à discuter et à marchander. Et, quand il y a trop de monde, qu'on est peut-être une cinquantaine, — à cause des forains qui sont venus — on se répand un petit peu dans les rues voisines, vu qu'il en est deux : celle pour venir, et l'autre pour s'en aller... ça dépend du sens dans lequel on marche.

Les autres bâtiments qui donnent sur la place, c'est quelques grosses carrées avec de bons avant-toits, où l'on va s'achoter quand il pleut plus qu'on n'espérait. Elles ont toutes un joli fumier et le creux à purin en dessous.

Si vous êtes arrivés sur cette place, il n'y a pas besoin de demander où est le village : il se tasse tout autour: la poste à deux pas, le régent à vingt mètres, le pasteur derrière l'église et la sage-femme en-dessus de l'épicerie, avec des ventouses — en cas d'accouchement.

Jean-Pierre, le municipal, a sa bâtisse sur la place, avec un banc à côté de l'escalier et une pierre pour enchapler les faulx.

Or, le jour que je vous dis, Jean-Pierre était en train de foutimasser son creux à lisier: un grand goume en mains, il brassait, il brassait tant que tout bouillonnait là-dedans, et qu'il venait à la surface de l'écume jaune avec de grosses bulles qui crevaient dans des couleurs irisées. Bien sûr que c'était beau à voir, mais la place était empoisonnée d'odeurs. Les femmes fermaient leurs fenêtres pour avoir un peu de bon air dans leur ménage.

Jean-Pierre brassait toujours.

Nous étions quelques-uns, réunis devant la grille des affiches publiques pour voir si le Riquet et sa Louise étaient déjà pendus pour leur prochain mariage. Mais ça puait tellement qu'on ne pouvait plus échanger des idées à leur sujet.

Quelqu'un dit: notre municipal se met à brasser des affaires ! — David ajouta : j'espère que celles de la commune sont plus propres !

Et Jean-Pierre brassait encore.

Nous étions curieux de savoir ce qu'il voulait à son creux, avec ses manches de chemise retroussées et ses salopettes retenues par un bout de bretelles, d'un côté seulement. Nous avons dit à Ulysse :

— Dis donc, toi qui es boursier, va lui demander ce qu'il fabrique là ?

Ulysse y est allé, comme ça, sans avoir l'air, en feignant d'aller ailleurs. Il n'a rien dit, s'est arrêté pour considérer longuement le travail, et s'est tu.

Jean-Pierre brassait toujours.

Alors, d'un hochement de tête, Ulysse approuva la besogne, et dit :

— Tu mélanges, Jean-Pierre; il veut être bon.

— Là n'est pas l'affaire, lui répond l'autre : j'ai un embêtement.

Et il continua son manège.

— Ça coule-t-il par le fond ?

— Oh ! rien de ça : le creux tient bien... mais voilà... j'ai fait tomber mon gilet dedans.

— Ton gilet sans manches ? Celui que tu mets pour sortir le fumier ?

— Oui, justement.

— Alors, laisse-le dedans : tu ne perds pas grand'chose, et ça fera de l'engrais.

— Le gilet ? Non, je ne le regrette pas: il était sale et vieux. Et après ce bain, tu penses bien que je ne pourrais pas le reporter ! Ça m'est égal de le perdre, lui : là, n'est pas l'affaire... Seulement, j'avais entortillé mes quatre heures dedans... Alors, tout de même... hein ?...

Aug. Vautier.

QUESTIONNAIRE DU CONTEUR.

— Quel est le comble de l'habileté pour un médecin ?

— C'est de guérir le tropique du cancer.

*

— Quel est le meilleur moyen d'attraper les punaises ?

— C'est de coucher à la belle étoile. Elles seront bien attrapées.

*

— Quel est le comble de la présomption ?

— C'est de s'arrêter pour se regarder marcher.

*

— Quel est l'habit que nous portons même en nous couchant ?

— C'est l'habitude.

*

— Quelle est la mère qu'on n'embrasse jamais sans faire la grimace ?

— C'est l'amertume.

*

— Quels sont les ouvriers les plus paresseux ?

— Les fumistes, parce qu'ils ont souvent un poêle dans la main.

*

— Quel est le poisson que l'on digère difficilement, bien qu'il n'ait pas d'arête ?

— C'est le poisson d'avril.

MON BRIGADIER DE POLICE.

VOUS vous le figurez : c'est un homme de haute taille, la face large, toute de surface, l'encolure puissante, les muscles tordus et noueux ; sa démarche est pesante et massive, ses bras s'en vont ballants...

Point du tout. Mon brigadier est un petit homme, presque mince, presque léger, presque élégant ; son pas est presque nerveux ; il ferme les portes sans trop de rudesse, s'assied sans trop de lourdeur. Sous l'habit civil, vous le prendriez pour un sage rond-de-cuir, pour un paisible employé subalterne à la vie monotone et alanguissante... n'était son regard !

Sous deux fourrés, poussés drus et désordonnés, dans deux profondes cavernes à l'ouverture large et béante, sont blottis de petits yeux étincelants, perçants, fulminants, fulgurants, qui projettent l'horreur et la tempête. Le menton est nul, la bouche insignifiante, le nez banal; les joues sont plates ; les pommettes, peu marquées, s'écrasent et s'apetissent; seuls, les yeux marquent la face ; et ces petits yeux de cette petite tête, éblouissants comme une lame d'acier, vous expriment si bien le désir de transpercer d'outre en outre, qu'involontairement vous reculez et fuyez comme devant un dragon lancé à la charge.

Ainsi doté par la nature, mon brigadier serait la terreur des criminels... s'il y en avait encore ! Mais son imagination calme et rassise d'enfant du vingtième siècle ne croit pas à de pareilles billevesées. Mon brigadier a le scepticisme du sage ; il n'est pas dupe. Voleurs, assassins !... histoires bonnes pour les anciens âges ; il n'y en a plus que dans les romans. Tout au plus, des drames de la jalousie vitriolent-ils les alcôves de nos villes. Beaucoup de brigadiers ont fait nos mœurs bien policées. L'imagination de la foule ressuscite les grands criminels dans le seul but de donner plus de douceur à la sécurité. Aussi, quelle ironie agite son regard, lorsqu'il se représente le bourgeois, délicieusement apeuré, tendre l'oreille aux bruits de la nuit et reconnaître, ô suave frisson, le pas protecteur d'un policier. Mon brigadier se sent alors devenir bonhomme ; pour rassurer mieux encore, il alourdit sa démarche, fait crier le gravier, interpelle les passants, et regarde danser aux plafonds des chambres les rayons de sa lanterne fort peu sourde.

La vraie plaie des sociétés modernes, c'est le petit délit. Le tribunal de police est devenu le principal rouage de la justice, et la fonction des brigadiers, et de leurs agents, doit être avant tout de soupçonner les soi-disants honnêtes gens. Cuisinières qui oubliez sur le bord de la chaussée la caisse à balayures, femmes de chambre qui secouez les tapis sur la rue, cyclistes qui roulez sur le trottoir pour éviter les voitures, étudiants amoureux qui pleurez des sérénades, gare au brigadier ! Le brigadier, c'est la conscience moderne ; il a remplacé les directeurs du temps jadis. Son regard fouailleur vous étreint comme un remords ; remords... pourquoi ? vous ne le savez pas encore ; vous mettez involontairement la main à votre poche, pour voir si l'on n'y a pas